

Aucun étranger ne peut s'habituer à cette sorte d'impôt prélevé sur sa bourse. Le pourboire est humiliant pour celui qui le reçoit et vexatoire pour celui qui le donne.

Si les propriétaires d'un établissement n'ont pas assez de cœur pour payer leurs employés, qu'ils ferment leurs boutiques, mais qu'ils ne viennent pas spéculer sur la générosité forcée des clients qui les font vivre.

Que si quelqu'un oublie ou refuse de donner deux ou trois sous de plus, en payant le verre de bière qu'il a demandé, ou cinq sous en réglant la note de son dîner, il faut voir la figure narquoise et malveillante du mendiant insolent qui l'a servi !

On a réclamé longtemps en France l'abolition de la dîme, et maintenant qu'elle n'existe plus, on accepte sans mot dire un impôt révoltant qui sert à faire vivre des garçons de café !

Cela n'est vraiment pas digne d'un siècle intelligent, et si les Parisiens avaient enfin l'esprit de profiter de cette grève pour signifier aux cafetiers et aux restaurateurs leur intention de refuser tout pourboire aux garçons, ils feraient disparaître un abus qui n'a aucune raison d'être, et dont tout le monde se plaint.

. Cette union de l'Empire britannique à laquelle je faisais allusion en commençant ma causerie, n'a pas plus duré que ne durent les roses.

Belfast vient d'être encore le théâtre de scènes regrettables dont le résultat est onze personnes tuées, cent trente grièvement blessées et près de mille contusionnées.

Ce sont toujours les orangistes qui sont cause de ces infamies, mais il ressort des renseignements qui nous sont parvenus que tout le monde, même la troupe et la police, semblait pris de folie.

A Shankhill, la police allait tirer sur les émeutiers quand la troupe est arrivée à temps pour l'en empêcher et a réussi à rétablir l'ordre.

A Belfast, un soldat a tiré à bout portant sur un enfant et lui a fracassé le bras.

Les journaux anglais ne peuvent s'empêcher de dire que ces émeutes sont dues à l'ignorance profonde dans laquelle croupissent les orangistes.

Ils voient dans tout catholique un ennemi prêt à les frapper, et l'excitation de quelques meneurs forcés aidant, ils saisissent la première occasion venue pour se livrer aux excès les plus regrettables.

Voici comment s'exprime un journal de Londres :

Les ouvriers orangistes ne se convertiront pas avant longtemps, mais les fermiers orangistes savent maintenant qu'ils sont le jouet des landlords.

Les ministres protestants sont beaucoup à blâmer dans Ulster. Ils disent aux ouvriers orangistes que le pape s'en vient pour régner en Irlande et résidera peut-être à Belfast.

Dans les comtés de Down, Monaghan, Tyrone et autres, ils disent aux fermiers que les catholiques qui ont dû se réfugier dans les montagnes pour faire place aux Anglais, vont venir enlever les terres aux protestants qui les occupent si le bill du home rule est adopté, et ceux à qui l'on dit ces choses les croient ou feignent d'y ajouter foi.

La conduite des ministres protestants seraient donc déplorable, si ces faits sont vrais, et cependant il est difficile de ne pas y croire, quand ces renseignements nous viennent de la capitale même de l'Angleterre.

Leon Tilden

NOTES ET IMPRESSIONS

Parler, c'est dépenser ; écouter, c'est acquérir.

Mettons un frein à toutes nos passions : Méconnaissances nos qualités ; mais apprenons à connaître nos défauts. — VALMORE.

CRITIQUE. — La fausseté et la métamorphose intellectuelle est la première faculté du critique. Sans elle il n'est pas apte à comprendre les autres esprits, et doit, par conséquent, se taire s'il est loyal. Le critique consciencieux a d'abord à se critiquer lui-même : ce qu'on ne comprend pas, on n'a pas le droit de le juger. — AMIEL.



LA RÉGENCE DE BAVIÈRE

Le président de la République française a été officiellement notifié de la mort de S. M. le roi Louis II, de la succession au trône de S. M. le roi Othon et de sa maladie, annonce qu'il a été appelé, en vertu de la Constitution, à la régence du royaume de Bavière.

La comédie de la transmission des pouvoirs est donc terminée en Bavière. Le roi nominal sera un fou et le roi de fait — mais toujours nominal — sera le prince Luitpold, qui a prêté serment comme régent. C'est un serment qu'il se prête à lui-même, car c'est lui qui se trouve l'héritier présomptif. Le ministère libéral continuera à diriger les affaires, quoique la majorité soit cléricale.

Le constitutionnalisme allemand a de ces surprises, il en est même fait presque exclusivement. Rien n'est changé dans les rapports de la Bavière avec la Prusse : la première demeure la vassale de la seconde, comme elle l'est depuis seize ans. Nous ne perdrons pas l'occasion de dire que le prétendu drame politique que l'on croit s'être passé à Starnberg est un pur roman : le roi Louis est mort d'un accident ordinaire, conséquence de son état mental, et auquel la politique impériale est d'autant plus rationnellement étrangère qu'elle n'avait rien à y gagner.

LES FÊTES DU CARDINALAT

Une de nos gravures représente une scène remarquable des fêtes du cardinalat.

Les cérémonies viennent de finir ; au dehors de la Basilique, la foule compacte, immense, se presse sur la place et dans les rues voisines.

C'est le moment où Son Eminence paraissant au balcon de l'arc érigé devant l'église, paraît et vient donner sa bénédiction au peuple enthousiaste.

La grandeur de cette cérémonie a laissé une profonde impression dans le cœur de tous ceux qui ont eu le bonheur d'y assister.

LA MORT DE L'ARCHEVÊQUE DE PARIS

Comme nous l'avons annoncé la semaine dernière, l'on a fait à cet homme vénérable des funérailles magnifiques. Après la mort, le corps a été revêtu des grands parements pontificaux. Sur la robe cardinalice, il porte l'aube, la damatique, la chasuble, le manipule, le tout en étoffe violette. Il a l'anneau épiscopal au doigt, les sandales rouges, la crosse posée du côté gauche et le chapeau cardinalice au pied. Des deux palliums reçus pour l'archevêché de Tours et pour celui de Paris, le premier est posé sous la tête, le second sur les épaules. Après l'embaumement, le corps de Mgr Guibert a été transporté de la chambre mortuaire au grand salon du rez-de-chaussée, transformé en chapelle ardente. La dépouille mortelle de l'archevêque était entourée par le clergé de la maison archiepiscopale, à la tête duquel marchait Mgr Richard. Des sœurs ont passé la nuit auprès du corps.

Notre gravure représente très exactement cette décoration solennelle.

Le nombre des visiteurs qui se sont rendus à l'archevêché a été considérable : on peut l'évaluer à 30,000 personnes environ.

FEU M. TILDEN



M. Samuel J. Tilden est mort presque subitement, la semaine dernière, à sa résidence de Greystone, sur l'Hudson. La nouvelle s'est rapidement répandue à New-York, et elle a été partout accueillie par de sincères manifestations de regrets. M. Tilden était considéré comme le plus puissant esprit du parti démocrate de New-York, et comme l'un de ses plus profonds politiques. L'élévation de son caractère et la sagesse de ses conseils se sont principalement manifestés dans des circonstances où de grands

intérêts étaient compromis par des abus de pouvoir, et ses luttes énergiques contre la concussion et la vénalité l'ont placé au premier rang des réformateurs. C'est le trait dominant de sa carrière comme homme public.

Né en 1814 à New-Lebanon ; dans l'Etat de New-York, et élevé dans l'étude du droit, il poursuivit ses études avec une extrême énergie. Admis au barreau, il exerça avec succès tout en collaborant au journal le *Daily News* de New-York, dont il fut l'un des fondateurs en 1844.

L'année suivante, 1845, il fut élu, sans l'avoir recherché, membre de la législature de l'Etat de New-York.

L'histoire de la candidature de M. Tilden à la présidence des Etats-Unis est encore présente à tous les esprits. C'est le premier président réellement élu à la magistrature suprême de la République dont l'élection ait été invalidée. Par une manipulation frauduleuse des relevés des votes, la décision entre M. Tilden et son concurrent républicain, M. Hayes, a été renvoyée contre toute loi et contre tout droit à

une commission électorale qui, formée de parti pris et obéissant à un mot d'ordre, s'est prononcée pour M. Hayes.

La conscience publique a bientôt fait justice de cet outrage à la constitution, et en 1880 M. Tilden a été de nouveau, par un élan national, proposé comme candidat en manière de réparation. Mais fatigué, il s'est renfermé dans la vie privée, non toutefois sans continuer à rendre de grands services à la démocratie et au pays par sa sagesse et son expérience.

Il est mort en pleine possession de ses grandes facultés, et sa perte laissera un vide qui ne sera pas facilement comblé.

La fortune du défunt est évaluée entre six à huit millions de dollars.

UN PAYS PEU GALANT

Les femmes de Monténégro sont, sous tous les rapports, un objet de pitié pour les voyageurs qui traversent cette curieuse petite principauté, mais aucune d'elles n'entendrait un mot de sympathie sans être offensée. Le lot de ces femmes est le travail incessant et la souffrance ; elles ne sont pas même reconnues dans le monde. Quand une fille naît, le père dit qu'un serpent est entré dans sa maison. Elle grandit dans le mépris et la négligence, et dès qu'elle est assez forte il faut prendre les plus pénibles ouvrages pour gagner de l'argent, afin d'acheter des armes à ses frères. Elle n'a, pour ainsi dire, pas de jeunesse, et à vingt-cinq ans elle est déjà vieille.

Ses parents la marie jeune pour s'en débarrasser, et tout en élevant ses enfants elle fait dans le champ des travaux qui seraient dure pour un homme vigoureux. Elle tremble devant son père, devant ses frères, devant son mari, et elle ne connaît un peu de liberté qu'aux époques de guerre, si elle n'a pas à suivre l'armée. Elle doit avoir la charge des fusils, soigner les blessés, etc. Elle est rarement jolie, ce que, du reste, ses rudes labeurs ne lui permettent pas. Quand à sa vertu, elle est au-dessus de tout reproche ; les intrigues galantes sont inconnues dans ce pays, et quiconque oserait en entreprendre serait vite tué. Les femmes vont seules au fond des forêts sans que jamais un homme n'ose leur adresser la plus petite insulte ; mais aussi jamais il ne cherchera à leur porter secours dans aucune circonstance.

La femme est l'esclave de son mari ; le voit-elle sur la route, elle s'éloigne pour ne pas le rencontrer. Un mari qui s'amuserait à passer le temps près de sa femme serait déconsidéré ; l'on ne doit faire aucune attention à elle, si ce n'est pour lui commander un travail. Tombe-t-il malade, sa femme ne doit pas le soigner, c'est l'affaire des parents. L'étiquette exige que sa femme paraisse indifférente à l'égard de son mari, en cas de maladie, et qu'elle continue à vaquer à ses occupations comme s'il était bien portant. Mais s'il vient à mourir, elle doit faire preuve d'un grand chagrin et aller partout faire l'éloge de son courage et vanter ses prouesses devant l'ennemi.

L'hospitalité retombe entièrement sur la femme. Elle doit enlever les bottes à l'étranger, lui laver les pieds, servir à table et tenir pendant le repas du soir un flambeau de pin pour éclairer la table. Leurs enfants sont liés à des petites planches qu'elles s'attachent au dos quand elles vont au travail. La femme ne reçoit aucune instruction, comme bête de labeur, elle n'en a pas besoin.

Elle est destinée à porter des fardeaux et à faire les gros travaux et il n'y a pas besoin de savoir lire pour cela.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Piqûres des guêpes, abeilles, etc. — Les piqûres des guêpes, abeilles, cousins, etc., sont en général plus douloureuses que dangereuses. Cependant, pour éviter tout accident et calmer la douleur, il faut frictionner la partie atteinte avec de l'eau additionnée d'ammoniaque ou avec de la teinture d'iode, en cas de gonflement.

— Tout nouvel abonné au MONDE ILLUSTRÉ, pour 4, 6 ou 12 mois, recevra gratuitement tout ce qui a paru du feuilleton en cours de publication : "Les Deux Sœurs." L'abonnement est strictement payable d'avance.